

GRATIEN GELINAS

ET LE THEATRE POPULAIRE AU CANADA FRANCAIS

Marguerite A. Primeau

EN 1914 PARRAISSAIT le premier roman d'inspiration canadienne destiné à enlever les suffrages du public, et son auteur, Louis Hémon, prenait sa place de chef de file dans la littérature du Canada français. La critique a reproché à *Maria Chapdelaine* un pessimisme de circonstance et certaines exagérations qui semblent doter le pionnier canadien d'un esprit plutôt simpliste; il n'en est pas moins vrai que par sa formule romanesque, cette œuvre marque le jaillissement d'une nouvelle source d'inspiration, source nettement canadienne qui se nourrit de la substance même du peuple canadien-français. L'impulsion donnée, tous les aspects de la vie au Canada deviennent dès lors exploitables comme sujet de roman.

Trente-quatre ans plus tard, l'apparition de *Tit-Coq* sur la scène marque à son tour les débuts d'un théâtre national au Canada français.

Une comparaison s'impose entre Gratien Gélinas et Louis Hémon, car l'un et l'autre se sont abreuvés à la même source. Pour l'auteur dramatique québécois comme pour le romancier français, c'est l'âme populaire qui est le principe fondamental de toute nation; c'est l'homme du peuple qu'il convient d'abord d'étudier. Roman psychologique et populaire, théâtre psychologique et populaire: telle est en effet la formule romanesque de Louis Hémon et la formule théâtrale de Gratien Gélinas.

L'auteur de *Tit-Coq* a emprunté sa formule à une pièce de Claudel. Dans la première version de *L'Echange*, l'actrice Lechy Elbernon explique ce que c'est que le théâtre:

LECHY ELBERNON:

Il y a la scène et la salle. Tout étant clos, les gens viennent là le soir, et ils sont

assis par rangées les uns derrière les autres, regardant.

Que regardent-ils?

LECHY ELBERNON :

Ils regardent le rideau de la scène. Et ce qu'il y a derrière quand il est levé.
Et il arrive quelque chose sur la scène comme si c'était vrai.

Pourquoi viennent-ils?

LECHY ELBERNON :

L'homme s'ennuie, et l'ignorance lui est attachée depuis sa naissance.
Et ne sachant de rien comment cela commence ou finit, c'est pour cela qu'il va au théâtre.
Et il se regarde lui-même, les mains posées sur les genoux.
Et il pleure et il rit, et il n'a point envie de s'en aller.¹

Selon Gratien Gélinas, le nœud du problème est tout entier dans ces paroles de Claudel: "Il se regarde lui-même . . . et il pleure et il rit . . ." Si, dans le genre dramatique, c'est le grand public qui en dernière analyse donne à l'écrivain sa place dans la littérature, il doit pouvoir se reconnaître dans les personnages qui évoluent sous ses yeux. La forme dramatique la plus pure sera donc, ainsi que l'a décrite Gélinas lui-même, celle qui exprime aussi intimement que possible l'âme du public auquel ce théâtre s'adresse. Voici comment il expliquait dans *La Nouvelle Revue* de décembre 1947 cette conception du drame :

Le théâtre, comme le mariage, est l'union de deux éléments essentiels, l'acteur et le public. Sans l'acteur, il ne saurait y avoir de théâtre; sans d'auditeur non plus. Vous pouvez seul dans votre salon, jouer du piano pendant deux heures et vous dire ensuite: j'ai fait de la Musique, avec un M majuscule. Mais cinquante acteurs sans public, peuvent répéter, même dans un théâtre, une pièce pendant six mois, sans avoir fait plus que de se préparer à faire du théâtre. Pour qu'il y ait théâtre, il faut deux parties, l'acteur et le public.

En 1952 Louis Jovet déclarait que :

Le théâtre n'existe que dans l'acte du théâtre, à ce moment unique où les éléments, les participants — acteurs, spectateurs, auteurs — entraînés, dépossédés d'eux-mêmes, dessaisis de leur caractère et de leur choix, restitués à une sensibilité neuve, à une intelligence souveraine, se fondent et se dissolvent peu à peu les uns dans les autres, à ce moment où ils perdent leur personnalité, où toute faculté consciente et raisonnée ne résiste plus à la chaleur de l'acte même.²

¹ PAUL CLAUDEL, *Oeuvres complètes*, Librairie Gallimard (Paris, 1954), VIII, p. 29.

² LOUIS JOVET, *Témoignages sur le théâtre*, Flammarion (Paris, 1952), p. 192.

C'est afin d'obtenir cette communion totale entre acteur et public, et qui est l'essence de l'art dramatique, que Gélinas se met en quête d'une sorte de dénominateur commun pour aboutir avec *Tit-Coq* à un personnage appartenant non seulement au même milieu que la majorité des spectateurs, mais issu de ce qui pourrait s'appeler "la moëlle du peuple".

Ils m'écoutent et ils pensent ce que je dis; ils me regardent et j'entre dans leur âme comme dans une maison vide . . . Et quand je crie, j'entends toute la salle gémir.³

Pour Gratien Gélinas, le cri qui soulève l'auditoire est d'autant plus sincère que la création littéraire se rapproche du peuple.

Le succès extraordinaire obtenu par *Tit-Coq* (300 représentations en français, et plus de 200 en anglais), justifie ce raisonnement. Au Canada, le grand public aime se reconnaître sur la scène; il aime se regarder lui-même, et après avoir ri et pleuré avec *Tit-Coq*, son sosie, il n'a plus du tout "envie de s'en aller".

Qui est donc ce *Tit-Coq* qui a su vaincre ce qu'on s'est plu à appeler l'indifférence du peuple canadien en face du théâtre? Enfant illégitime sans famille et sans amis, gavroche tour à tour gouailleur et emporté, d'où le nom de *Tit-Coq*, ce jeune homme ressent dans sa chair la honte d'avoir été rejeté par ses parents. Il traîne avec lui comme une défroque lamentable l'héritage du péché; l'humiliation d'être venu au monde à la Miséricorde, parmi des étrangers, est toujours présente à son esprit; il n'oublie pas un instant ce qu'il est ni d'où il vient. L'enfance sans tendresse qu'il avait reçue en partage a fait place aux amours vénales et sans lendemain d'une jeunesse sans idéal: il est soldat parce que l'armée représente un gîte et une solde. Il n'y a pas là de quoi être fier, et cependant, ce *Tit-Coq* qui crâne pour cacher le vide de son existence, a le don d'émouvoir les spectateurs. Son extérieur médiocre cache un coeur humain, et ses aspirations, si ordinaires soient-elles, rejoignent les espoirs des hommes de tout temps et lui confèrent un caractère universel.

GRATIEN GELINAS disait récemment que, pour combattre la grande popularité du cinéma et de la télévision, les auteurs dramatiques doivent de nouveau faire appel aux sentiments. C'est le but

³ PAUL CLAUDEL, *ouv. cit.* p. 30.

qu'il s'est proposé d'atteindre avec *Tit-Coq*. Il nous semble inutile d'insister sur le fait qu'il a réussi au-delà de ses espérances. Ayant admis ce point de vue, il est tout naturel que Gélinas ait recours à la passion, au rire, au suspense et au pathétique pour faire de son personnage un héros populaire. Il fait donc connaître à Tit-Coq un amour total et exclusif qui pourrait à lui seul balayer tout le passé. Le jeune homme sans attaches saura ce que c'est qu'un foyer, pauvre peut-être au point de vue matériel, mais riche en affection et en joies simples, et qu'une famille, mi-paysanne mi-bourgeoise, empruntée aux petites gens des villes et villages canadiens. De plus, le désir de pureté qui le tourmente deviendra réalité le jour où il épousera celle qu'il appelle "Mam'zelle Toute-Neuve", car il n'y aura plus alors de situations irrégulières, ou comme il le dit lui-même dans son langage pittoresque: "Le bâtard tout seul dans la vie, ni vu ni connu!" C'est après avoir entrevu un bonheur qui peut nous sembler modeste mais qui suffit amplement à l'enfant abandonné d'autrefois, qu'il connaît la désillusion. Plus grand aura été le bonheur anticipé, plus profond sera le désespoir de Tit-Coq. Attendri par le dénouement sombre d'un drame dont les assises sont à la fois la vie contemporaine et les moeurs du peuple canadien-français, le public est forcé de reconnaître que le malheur de Tit-Coq aurait bien pu être le sien, et que le problème religieux posé par le divorce est bien un peu son problème tout comme l'est aussi celui des enfant illégitimes.

A l'exemple de Louis Hémon, Gratién Gélinas a fait de *Tit-Coq* l'étude psychologique d'un type populaire profondément humain; l'élément principal est le personnage, l'intrigue ne sert qu'à l'éclairer. Mais alors que le conflit psychologique chez Maria Chapdelaine consiste à choisir entre la fidélité à la terre canadienne représentée par les voix de la patrie, et l'exil volontaire aux États-Unis, le combat entre la chair et l'esprit qui déchire le personnage de Gélinas est beaucoup plus vaste et bien plus fertile en conséquences. Tit-Coq et Marie-Ange doivent choisir ou de rester fidèles à leur amour malgré la tare qu'ils transmettront à leurs enfants, ou d'accepter comme un fait accompli, irrémédiablement et pour toujours, le mariage de Marie-Ange avec un autre.

Tit-Coq rappelle aussi par certains côtés les héros de Mauriac. Comme eux jeune et vulnérable, et obsédé par un désir de pureté qui semble à certains moments presque pathologique, il constate l'effrayant héritage transmis à l'homme par le péché. Il en souffre comme d'une infirmité;

le péché, c'est une malpropreté repoussante dans laquelle on s'enlise. ("Quand on se sent crotté," dit-il, et encore: "quand on veut sortir de sa crasse".) Chose digne de remarque, c'est que son premier mouvement après avoir appris l'infidélité de Marie-Ange sera de chercher sa revanche dans l'alcool et le péché, comme s'il pouvait étouffer par là son désir de renaissance morale.

Cependant, si le drame de Tit-Coq est en premier lieu sa répulsion physique à l'égard du péché, il est basé aussi sur son sentiment très vif d'avoir été lésé dans sa dignité d'homme par la faute de ses parents. Parce qu'on aura oublié de lui accorder en naissant sa part de dignité humaine, il se voit condamné à être dédaigné et rebuté par la société à laquelle il voudrait s'identifier. Tout être humain a droit à la tendresse et à l'appui d'une famille; tout enfant a droit à un père et à une mère, se dit Tit-Coq. L'absence de liens fait de lui une épave flottant ça et là au gré de sa destinée.

Il dira au Padre :

Je ne connaissais pas mieux, alors j'étais tranquille, tout seul dans mon coin. Comme ce clou-là, tenez: il rouille en paix au fond de son trou, sans se douter qu'il pourrait être une belle vis en cuivre.

Et plus tard sur le bateau qui l'emporte :

Ce qui est triste, je m'en rends compte, c'est de (ne) pas s'ennuyer . . . et (de n'avoir) personne qui s'ennuie de toi. Si je ne l'avais pas rencontrée, elle, (Marie-Ange) je partirais aujourd'hui de la même façon, probablement sur le même bateau. Je prendrais le large, ni triste ni gai, comme un animal, sans savoir ce que j'aurais pu perdre.

Désir d'être reçu sur un pied d'égalité avec les autres, d'être jugé selon les règles, désir enfin de dignité humaine, et espoir de recommencer à zéro, de devenir un homme nouveau, sans tache, voilà donc les mobiles de Tit-Coq. Que ses actions le conduisent à l'impasse où il lui faudra choisir entre un amour charnel, sans issue pour lui, pour Marie-Ange et pour les enfants qu'ils auront, et le renoncement au bonheur de se voir comme Monsieur Tout le Monde en tramway un dimanche soir, son petit dans les bras et sa femme à ses côtés, rend son dilemme encore plus pathétique. S'il avait voulu, il aurait pu épouser avant son départ celle que dans sa soif de pureté il appelle "Mam-zelle Toute-Neuve"; il ne l'a pas fait, parce qu'il ne veut pas qu'un enfant à lui naisse pendant qu'il est au loin.

Epouser une fille, pour qu'elle ait un petit de moi pendant que je serais au diable vert? Jamais en cent ans! Si mon père était loin de ma mère quand je suis venu au monde, à la Miséricorde ou ailleurs, ça le regardait. Mais moi, quand mon petit arrivera, je serai là, à côté de ma femme . . . Cet enfant-là, il saura, lui, aussitôt l'œil ouvert, qui est-ce qui est son père . . . J'ai manqué la première partie de ma vie, tant pis, on n'en parle plus! Mais la deuxième, j'y goûterai d'un bout à l'autre, par exemple!

Ce désir d'en finir une fois pour toutes avec le péché et cet espoir d'être un jour un père de famille comme les autres, font de Tit-Coq un personnage avec lequel le grand public sympathise facilement, surtout au Canada français. Demeuré profondément attaché aux valeurs familiales et à sa religion en dépit des tourmentes du vingtième siècle, le peuple canadien ne peut s'empêcher d'être ému à la vue du jeune homme qui, comme dans un miroir, lui renvoie sa propre image. Et il faut reconnaître que, grâce à ses dons d'écrivain et de comédien, puisque c'est lui-même qui jouait le rôle de Tit-Coq, Gratién Gélinas a su projeter sa création dramatique jusque dans l'âme de ses spectateurs. Ces derniers se retrouvent sous les traits de Tit-Coq; ils comprennent son dilemme et ils souffrent avec lui.

Les personnages secondaires incarnent à leur tour la mentalité de leur milieu. Gens peu instruits — ils parlent cru et dru comme Tit-Coq — pas “supérieurement intelligents” au dire du père lui-même, leur vie est une suite de jours tous pareils qui paraîtraient sûrement monotones n'était-ce le grand attachement qu'ils ont l'un pour l'autre, et qui pourrait faire envie. Si leur bonheur est simple et leurs aspirations plutôt médiocres, ils n'en sont pas moins un exemple de stabilité dans un monde changeant. Doués à la fois d'un bon sens pratique et de sentiments sans complications, ils peuvent fort bien rappeler au citadin canadien d'aujourd'hui l'existence paisible d'un temps à jamais révolu. Là aussi se révèle le talent de Gélinas, car cette famille d'ouvriers qui vit au fond d'un petit village où tous les jours se ressemblent, suffit à jeter le trouble dans d'âme passive de Tit-Coq. Père, mère, frère et sœur, sont les rouages du mécanisme qui déclenche l'action.

Le personnage secondaire le plus important est Marie-Ange. Jeune fille élevée au sein d'une famille affectueuse et “parmi des parents pris les uns dans les autres comme des morceaux de puzzle”, selon Tit-Coq, elle représente tout ce qui jusque-là a été refusé à ce dernier. Elle est à

la fois un “petit mouchoir de fantaisie”, qu’il faut prendre garde de salir, et “Mam’zelle Toute-Neuve” qui réussira à transformer le jeune homme. Ce sera elle la dépositaire de toute la tendresse accumulée au cours des années solitaires, et c’est en elle que se réaliseront le rêve de pureté de Tit-Coq et son espoir de dignité humaine. Il explique ainsi cette transformation :

La fille que j’aimerai au point de lui glisser un jonc dans le doigt, je lui serai fidèle de la tête aux pieds et d’un dimanche à l’autre, laissez-moi vous le dire! Encore une fois, faudrait pas me prendre pour un buveur d’eau bénite; mais les situations irrégulières, moi, j’en ai plein le dos, étant donné que je suis venu au monde les fesses dedans!

Et plus loin :

Moi, je ne m’imagine pas sénateur dans le parlement, plus tard, ou ben millionnaire dans un château. Non! Moi, quand je rêve, je me vois en tramway, un dimanche soir, vers sept heures et quart, avec mon petit dans les bras, et, accrochée après moi, ma femme . . . Dans le tram, il y aurait un homme comme les autres, ben ordinaire avec son chapeau gris, son foulard blanc, sa femme et son petit. Juste comme tout le monde. Pas plus, mais pas moins! Pour un autre, ce serait peut-être un ben petit avenir, mais moi, avec ça, je serais sur le pignon du monde!

L’amour de Marie-Ange est un amour sincère et réaliste. Elle accepte son fiancé tel qu’il est, sans nom, sans famille, et sans autre situation que la présente, celle de soldat de Sa Majesté. C’est peu de garanties pour toute une vie, mais la jeune fille, pratique comme le sont d’ordinaire les gens du peuple, fait aussi preuve d’une certaine sensibilité en comprenant l’importance du contexte familial pour Tit-Coq. C’est sur cet atout qu’elle compte établir leur mariage.

. . . mon mari à moi, tout l’amour qu’il aura dans sa vie, c’est à moi qu’il le devra; à moi, Marie-Ange Desilets, et à la parenté que je lui donnerai! Si une femme est heureuse de se sentir indispensable à un homme, je serai loin de m’embêter en ménage!

Sûre de lui, Marie-Ange laisse donc partir son fiancé. Mais elle a compté sans sa propre faiblesse, car si son amour est sincère, il lui manque la profondeur des sentiments de Tit-Coq. D’un caractère plus frivole, adorant la danse et les sorties, elle se lasse de la fidélité jurée à l’absent et, encouragée par ses parents qui aiment bien le jeune soldat mais qui préféreraient un meilleur parti pour leur fille, elle épouse pour son malheur le prétendant jadis éconduit.

Si Tit-Coq se rapproche du peuple par son attitude de gavroche comique et pathétique, Marie-Ange représente les joies de la famille et son attachement aux us et coutumes. Son erreur peut être imputée en partie à son milieu. Le raisonnement qui la pousse à épouser l'homme riche et respecté au lieu d'attendre le soldat sans nom et sans situation qu'est Tit-Coq, est ici le défaut de sa classe sociale. Reconnue pour son bon sens et son esprit pratique, celle-ci, en général, manque d'imagination. Il faut admettre, cependant, que ce même sens des réalités aidera Marie-Ange à comprendre à la fin que leur amour est condamné, qu'il n'a pas d'autre issue que de donner la vie à un second Tit-Coq, taré comme son père.

MARIE-ANGE :

Le jour où tu te débattrais contre la tentation d'aller chercher ailleurs ce que tu voulais, ce que tu voudras toujours, qu'est-ce que j'aurais, moi, pour te retenir? . . . Qu'est-ce qui resterait de notre bonheur, ce jour-là?

TIT-COQ, *désespéré* :

Il resterait l'enfant . . . l'enfant que tu peux me donner!

MARIE-ANGE, *se cachant la figure* :

Non! Pas ça, pas ça! (Instinctivement, elle s'est éloignée de lui.) Tu n'en voudrais pas, de cet enfant-là . . . parce qu'il serait, comme toi, un . . . par ma faute.

Grâce aux canadianismes et aux expressions non-académiques que Gélinas n'hésite pas à mettre dans la bouche de ses personnages, leur langue est non moins pittoresque qu'authentique. D'origine paysanne — on pense en effet aux paysans de *Maria Chapdelaine*— ce langage populaire, touchant par sa naïveté et en même temps d'une drôlerie irrésistible, possède une grande puissance évocatrice. Si l'on tient compte des images précises qui abondent, il est impossible de ne pas accepter *Tit-Coq* comme une tranche de vie émouvante et véridique, créée de toutes pièces, mais basée sur de solides qualités d'observation. La vulgarité du vocabulaire est peut-être parfois à déplorer, pourtant, en plaçant le personnage dans son cadre, elle ajoute encore à la vérité de la création.

Quelle conclusion reste-t-il à tirer de *Tit-Coq*? Tout d'abord, que son apparition sur la scène canadienne a inauguré un champ d'action nouveau en ce qui concerne le théâtre au Québec. A la suite de Gélinas, d'autres écrivains dramatiques dont Marcel Dubé avec *Le Temps des lilas* et *Zone*, ont fait du peuple canadien leur source d'inspiration. Il est encore trop tôt pour juger de l'ampleur du mouvement ou de son mérite,

mais si l'on considère les pièces de théâtre des dernières années ainsi que la création de nouvelles troupes telles que la Comédie Canadienne — fondée et dirigée par Gélinais lui-même et qui joue surtout des pièces d'inspiration canadienne — et le Théâtre du Nouveau Monde, l'art dramatique est en renouveau au Canada français. Et il suffit de voir une pièce comme *Bousille et les justes* de Gélinais (qui a déjà à son actif plus de 110 représentations), tenir l'affiche pendant des semaines, pour constater que le théâtre populaire est réellement installé parmi le grand public.

Pour ce qui est de Gratien Gélinais, il faut lire son credo professionnel si l'on veut comprendre comment cet homme qui est à la fois auteur dramatique, directeur, acteur et metteur en scène, obtient aujourd'hui avec *Bousille et les justes* le même succès qu'il y a douze ans avec *Tit-Coq*.

Travaille pour les tiens, tu n'auras pas perdu ta vie. Ecris pour l'homme de ton pays, de ta ville, de ta rue. Si tu écris pour lui, il viendra cet homme oublié de ta rue, s'asseoir devant ton œuvre . . . Et, les mains posées sur les genoux, il rira et pleurera. Et il n'aura point envie de s'en aller, car — comme jamais jusque-là — il se verra lui-même et pas un autre en toi.⁴

Il faut espérer que ce théâtre national naissant, s'il reste populaire pour le moment, verra d'autres œuvres durables, et que l'exemple de Gratien Gélinais stimulera chez les jeunes auteurs canadiens l'enthousiasme créateur indispensable à leur réalisation.

⁴ *La Presse*, Montréal, 13 avril 1959.

